Les “Pensées” de Montesquieu comme espace de constitution de l’auteur

Carole Dornier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6514>

DOI : ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 304-314

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Carole Dornier, « Les “Pensées” de Montesquieu comme espace de constitution de l’auteur », *Studi Francesi* [En ligne], 161 (LIV | II) | 2010, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 07 janvier 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6514> ; DOI : [https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE\[HY000\] \[2006\] MySQL server has gone away](https://doi.org/ERREUR PDO dans /localdata/www-bin/Core/Core/Db/Db.class.php L.34 : SQLSTATE[HY000] [2006] MySQL server has gone away)

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Les “Pensées” de Montesquieu comme espace de constitution de l’auteur

Comparé aux siècles suivants, le XVIII^e siècle est pauvre en manuscrits d’auteur et il est rare, avant 1750, de pouvoir accéder à ce qu’on appelle le dossier génétique d’une œuvre¹. Montesquieu constitue de ce point de vue une exception, puisqu’on dispose d’un legs manuscrit important qui nous permet d’étudier ses méthodes de documentation et de composition². Il a laissé en particulier deux cahiers de travail, le *Spicilege* et les *Pensées*³, ensembles composés de fragments qui traduisent le souci de conserver ce qui a été noté et observé pour un réemploi dans un autre espace discursif⁴. Le recueil des *Pensées* révélerait, comme je voudrais le souligner ici, à l’instar des autres écrits de Montesquieu distincts des textes destinés à la publication, mais beaucoup plus que ces autres écrits, un espace de préparation d’un discours d’auteur adressé à un public. C’est donc la différence entre les ouvrages adressés à un public, les écrits instrumentaux et utilitaires comme certains recueils d’extraits spécialisés⁵, et ce que j’appellerai un avant-texte ascétique⁶, les trois volumes des *Pensées*, qui sera étudiée.

La notion d’auteur au XVII^e et au début du XVIII^e siècle est liée à la diffusion d’ouvrages imprimés comme le soulignent les définitions de dictionnaire. Furetière définit les auteurs comme: «tous ceux qui ont mis un livre en lumière. Maintenant on

(1) Voir: *Écrire aux XVII^e et XVIII^e siècles, genèse de textes littéraires et philosophiques*, sous la direction de Jean-Louis LE BRAVE et Almuth GRÉSILLON, Paris, CNRS Editions, 2000, pp. 7-11; PIERRE-MARC DE BIASI, *La Génétique des textes*, Paris, Armand Colin, 2003, pp. 10-15.

(2) Sur ses manuscrits, voir dans le volume 1 des *Œuvres complètes* de Montesquieu, *Lettres Persanes*, Oxford, Voltaire Foundation et Napoli, Istituto Italiano per gli Studi Filosofici, 2004, de Georges BENREKASSA, *Le legs manuscrit de Montesquieu: des “Œuvres” de 1758 aux “Œuvres complètes” du XXI^e siècle* et de Pierre RÉTAT, Annexe I, «Liste des manuscrits subsistants», pp. xlv-lxxiv. Sur ses méthodes de travail d’après ces manuscrits, LOUIS DESGRAVES, *Les extraits de lecture de Montesquieu*, DHS 25 (1993), pp. 483-491; CATHERINE VOLPILHAC-AUGER, *L’Atelier de Montesquieu, Manuscrits inédits de La Brède*, «Cahiers Montesquieu» n° 7, Napoli/ Oxford, Liguori/ The Voltaire Foundation, pp. 17-19; «L’ombre d’une bibliothèque: les cahiers d’extraits de Montesquieu», *Lire, écrire, copier*, sous la direction de Elisabeth DÉCULTOT, Paris, CNRS Editions, 2003, pp. 79-90; GEORGES BENREKASSA, «La fabrique de la pensée: l’étude, la connaissance et l’usage du manuscrit dans l’*Esprit des lois* de Montesquieu», *Ecrire aux XVII^e et XVIII^e siècles, genèse de textes littéraires et philosophiques*,

sous la direction de Jean-Louis LE BRAVE et Almuth GRÉSILLON, Paris, CNRS Editions, 2000, pp. 105-135.

(3) Les *Pensées* seront citées d’après le texte et la numérotation de l’édition DESGRAVES (Paris, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 1991); *Spicilege, Œuvres complètes*, t. 13, éd. R. MINUTI et S. ROTTA, Oxford, The Voltaire Foundation-Napoli, Istituto Italiano per gli Studi Filosofici, 2002.

(4) Sur les différences de fonctions entre les deux cahiers, voir CAROLE DORNIER, *La Mise en archive de la réflexion dans les “Pensées” de Montesquieu*, «Revue Montesquieu», n° 7, 2003-2004, pp. 25-39.

(5) Voir LOUIS DESGRAVES, «La Méthode de travail de Montesquieu», *Montesquieu, l’œuvre et la vie*, Bordeaux, 1994, pp. 63-64; *Les extraits de lecture de Montesquieu*, cit., pp. 483-491; CATHERINE VOLPILHAC-AUGER, «L’ombre d’une bibliothèque: les cahiers d’extraits de Montesquieu», cit.; Introduction au volume des *Geographica, Œuvres complètes*, tome 16, Oxford, The Voltaire Foundation, 2007, pp. XVI-XXIII.

(6) Expression empruntée à Laurent Jaffro, qui l’utilise à propos des *Exercices* de Shaftesbury, expression qui fait aussi référence aux travaux de Pierre Hadot et de Michel Foucault mentionnés ci-dessous (voir *infra*).

ne le dit que de ceux qui en ont fait imprimer». Pour Richelet l'auteur est «celui qui a composé quelque livre imprimé».

Le fragment n° 1 des *Pensées* de Montesquieu distingue bien les deux types d'écrits:

Quelques réflexions ou pensées détachées que je n'ai pas mises dans mes ouvrages

Les *pensées détachées* sont celles qui ne sont pas insérées dans un ensemble composé en fonction d'un projet argumentatif, et les *ouvrages* désignent les écrits destinés à la diffusion auprès d'un public.

Montesquieu définit en effet lui-même les fragments qui composent ces cahiers comme des écrits sans autorité, si l'on se réfère à la remarque parmi celles qui ouvrent le premier volume:

Je me garderai bien de répondre de toutes les pensées qui sont ici [...] je n'ai mis là la plupart que parce que je n'ai pas eu le temps de les réfléchir et j'y penserai quand j'en ferai usage (n° 3).

Répondre de: il s'agit bien par cette expression de désigner l'opération de se porter garant, par quoi l'on est auteur d'une assertion ou d'un ouvrage, qui est justement la position de l'auteur à l'égard du texte qu'il publie. C'est cette position d'auteur que l'énonciateur du fragment que je viens de citer déclare ne pas vouloir prendre. Il n'y a donc pas d'auteur des *Pensées*, tout au plus un énonciateur.

Que la posture d'auteur soit difficile à assumer à l'époque de Montesquieu, pour des raisons de censure mais aussi d'image sociale à préserver, et lorsqu'on ne veut pas s'appuyer sur des garants traditionnels, c'est ce que montre le choix de l'anonymat que l'auteur a fait pour la plupart de ses publications⁷. La figure de l'écrivain ne s'impose pas encore de façon assez prestigieuse pour être revendiquée sans difficultés lorsqu'on occupe une place considérée dans la société du temps. Mais cette difficulté à adopter la posture de l'auteur ne s'explique pas uniquement par des considérations sociales.

Par sa formation et ses goûts, Montesquieu appartient en partie à une tradition de compilation et d'érudition issue de l'humanisme. Certes, comme l'a souligné Henri Roddier, la formation des oratoriens, en particulier telle qu'elle est définie par les *Entretiens sur les sciences* du Père Bernard Lamy⁸ encourageait à concevoir l'élaboration des ouvrages à partir d'un travail de longue haleine fondée sur une digestion et appropriation de lectures, avec des étapes intermédiaires pour disposer les informations ainsi rassemblées⁹. Mais il faut sans doute réévaluer, dans cette pratique même, le rôle de l'héritage humaniste et des outils de lecture dont s'étaient doté les érudits au moment où le développement de l'imprimerie et la découverte de textes anciens à la suite de la prise de Constantinople, avaient rendu nécessaires une sélection et une méthode dans l'accès à des livres de plus en plus nombreux. Comme le souligne Ann Blair, «employés dans des sens multiples, notamment en rhétorique et dans la topique aristotélicienne pour désigner l'amplification oratoire ou les différents chefs

(7) Voir CAROLE DORNIER, *Montesquieu et la publication anonyme: l'exemple du "Temple de Gnide"*. *Écriture, Identité, anonymat, de la renaissance aux Lumières*, «Littérales» n° 39, P.U. Nanterre, 2007, pp. 149-177.

(8) R. P. LAMY, *Entretiens sur les sciences*, VI,

éd. F. GIRBAL et P. CLAIR, Paris, 1961, pp. 202-203 (1^{re} éd. Grenoble, 1684; Catalogue n° 1449).

(9) HENRI RODDIER, *De la composition de "L'Esprit des lois"*. *Montesquieu et les oratoriens de Juilly*, «Revue d'Histoire Littéraire de la France», 1952, pp. 442-443.

d'argument, les «lieux communs» désignent aussi à la Renaissance les rubriques sous lesquelles on classe dans un recueil toutes sortes de citations, d'informations et d'anecdotes mémorables relevées au fil des lectures ou d'observations personnelles¹⁰. Ces recueils constituaient une sorte de bibliothèque portable, «personnalisée de références et d'informations, de préférence disponible à tout moment dans un ou deux cahiers manuscrits»¹¹. Cette pratique du recueil de «lieux communs» est aussi celle de lecteurs/auteurs qui lisent la plume à la main pour nourrir leur réflexion et leurs ouvrages. Montesquieu possède dans sa bibliothèque certains de ces recueils comme le *Theatrum humanae vitae* de Theodor Zwinger¹², par l'intermédiaire de la *Bibliothèque universelle* de Jean Le Clerc pouvait aussi connaître l'ouvrage paru d'abord en français de Locke, *Méthode nouvelle de dresser des recueils*, qui allait connaître une fortune certaine dans l'Angleterre du XVIII^e siècle¹³ et renouveler l'intérêt pour la collection de notes. La méthode de Locke apprend à constituer un répertoire par ordre alphabétique qui, s'il a servi aussi à consigner les pensées et réflexions personnelles de certains de ses compatriotes, est au service d'une mise en ordre utilitaire qui fait du *common-place book* un instrument de discipline de soi autant que de son savoir.

Par ailleurs la nécessité de se préparer à parler en auteur a été théorisée par Shaftesbury, dans son ouvrage intitulé *Soliloquy, or Advice to an Author* (1709), paru en français sous le titre *Soliloque*¹⁴. Dans ce texte, Shaftesbury qui appelle les auteurs des «maîtres d'entendement» (*Masters of understanding*) insiste sur la difficulté à adopter la position de l'auteur et plus particulièrement de l'auteur d'un conseil moral, qui fait montre de sa sagesse aux dépens d'autrui. Le sens commun implique une réciprocité entre l'auteur et son lecteur, qui s'abolit dans la posture de maîtrise de l'auteur, maîtrise qui est pourtant une contrainte de ce type de communication. Le soliloque est la solution proposée par Shaftesbury pour maintenir cette réciprocité imposée par le sens commun. Ces exercices de pensée disposant à devenir auteur prennent la forme de recueils écrits; chez Shaftesbury, ce sont les *Exercices* (Ἀσκήματα)¹⁵. Il s'agit de se disposer à la communication des opinions par une forme d'ascèse qui consiste à s'exhorter et à se persuader soi-même. Avec le soliloque, l'auteur se dédouble; il est à la fois l'élève et le maître. Les pratiques d'écriture des Stoïciens, dont Pierre Hadot a souligné le caractère d'exercice spirituel¹⁶, que Michel Foucault a appelé l'écriture de soi, partie des techniques de soi, et qui n'a rien à voir avec les écritures du moi¹⁷, constituent une tradition dans laquelle s'inscrivent les *Exercices* de Shaftesbury, com-

(10) ANN BLAIR, «Bibliothèques portables: les recueils de lieux communs dans la Renaissance tardive», *Le Pouvoir des bibliothèques, La Mémoire des livres en Occident*, sous la direction de Marc BARATTIN et Christian JACOB, Paris, Albin Michel, 1996, p. 87.

(11) *Ibid.*, p. 87.

(12) Bâle, 1571, *Catalogue* n° 2359. Voir CAROLE DORNIER, *Montesquieu et la tradition des recueils de lieux communs*, «Revue d'Histoire littéraire de la France», 2008, n° 4, pp. 809-820.

(13) *Bibliothèque universelle et historique de l'année* 1686, 1, p. 315-329; Voir LUCIA DACOME, *Noting the mind: commonplace books and the pursuit of the self in the Eighteenth-century Britain*, «Journal of the History of ideas», vol. 65, number 4, oct. 2004, pp. 603-625.

(14) Montesquieu possédait la 2^e édition en 3 volumes des *Characteristics* dont le volume I contient le *Soliloquy, or Advice to an Author*. SHAFTESBURY (ANTHONY EARL OF), *Characteristics of men, man-*

ners, opinions, times. 1714. In-8°, 3 vol.; *Catalogue de la bibliothèque de Montesquieu à la Brède*, «Cahiers Montesquieu», n° 4, Paris, Oxford, Napoli, 1999, n° 696, p. 105.

(15) Sur les *Exercices* voir l'introduction à l'édition de Laurent JAFFRO, Aubier, Bibliothèque philosophique, 1993 et sur le *Soliloque*, l'introduction à l'édition de Danielle LORIES, Paris, 1994.

(16) PIERRE HADOT, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Institut d'études augustiniennes, 1993.

(17) MICHEL FOUCAULT, «Les techniques de soi», *Dits et écrits*, IV, Paris Gallimard, 1994, pp. 783-813 et «L'écriture de soi», *ibid.*, pp. 415-423.

(18) LAURENT JAFFRO, *Éthique de la communication et art d'écrire*, Paris, PUF, 1998; «Les manuscrits de Shaftesbury, typologie et théorie», dans *Lire, écrire, copier*, sous la direction de Elisabeth DÉCULTOT, Paris, CNRS Editions, 2003, pp. 161-178.

me l'a montré Laurent Jaffro dans l'ouvrage qu'il lui a consacré¹⁸. En dépit de l'admiration que Montesquieu professe pour Marc-Aurèle et pour les Stoïciens, ses *Pensées* ne sont cependant ni comparables aux *Réflexions* de Marc-Aurèle ni au *Manuel d'Epictète*, dans lesquelles les thèmes de morale pratique, l'injonction à soi-même et le contrôle des représentations tiennent une place essentielle, ni reconnaissables dans le soliloque tel qu'il est théorisé dans le texte précédemment cité de Shaftesbury. La morale et la morale pratique n'occupent qu'une place limitée dans les *Pensées*, à côté de fragments sur des phénomènes naturels, des faits historiques, des points touchant à la métaphysique, à l'esthétique, à la politique, à l'économie etc... Les *Pensées* forment un ensemble éclectique et qui n'a pas le caractère méthodique et systématique des *common-place books*, selon la méthode de Locke. Sans être réductibles au soliloque, elles présentent cependant le cas d'un écrit qui se situe entre le recueil d'extraits ou de notes, de provenance exogène, à fonction informative, comme les *Geographica*, la *Collectio juris*¹⁹ et même le *Spicilège*, et l'ouvrage imprimé dont l'auteur doit répondre. Elle participe d'une pratique intellectuelle héritée de l'humanisme et qui se heurte, à l'époque de Montesquieu aux exigences de la mondanité et de l'échange d'idées au sein de cercles. L'autoportrait contenu dans le n° 213 des *Pensées* explique en partie comment le souci de raisonner et de composer impose un travail solitaire qui a conduit, entre autres, à la constitution des *Pensées*, dans les années qui suivent la publication du *Temple de Gnide* et précèdent celle des *Considérations*:

Ma machine est tellement composée que j'ai besoin de me recueillir dans toutes les matières un peu composées, sans cela mes idées se confondent; et si je sens que je suis écouté il me semble pour lors que toute la question s'évanouit devant moi.

Plusieurs traces se réveillent à la fois et il résulte de là qu'aucune trace n'est réveillée (n° 213)

L'écriture ascétique (au sens étymologique d'exercice) est donc un moyen de mener la réflexion à un rythme que permet la solitude, compatible avec le développement des idées.

Entre la subordination médiévale à l'autorité de la citation, la pratique humaniste de la compilation, et l'émergence d'un auteur assumant sa propre subjectivité, les *Pensées* de Montesquieu, le *Soliloque* de Shaftesbury mais aussi le regain d'intérêt pour la pratique du *common-place book*, traduisent selon des formes diverses le souci de ménager un espace de constitution de la posture d'auteur. Cette pratique de l'écriture ascétique témoigne, à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle de la survivance et du renouvellement, dans certains milieux européens, de la culture humaniste et de la tradition érudite. La lecture, chez les oratoriens, de la *Bibliothèque universelle* de Jean Le Clerc²⁰, dans laquelle fut publiée pour la première fois et en français la méthode de Locke, souligne le rôle du Refuge protestant et son influence dans ces pratiques culturelles communes à des élites résidant en Angleterre, aux Pays-Bas et en France. L'avant-texte ascétique relève, chez l'auteur du *Soliloque*, des techniques de soi empruntées aux Stoïciens et en particulier des *hypomnēmata* étudiés par Michel Foucault²¹, dans le *common-place book*, organisé selon la méthode de Locke, d'une mise en ordre systématique de ses lectures et de ses pensées, et chez Montesquieu

(19) *Collectio juris*, I et II, *Œuvres complètes*, t. 11, Oxford, The Voltaire Foundation, Napoli, Istituto Italiano per gli Studi Filosofici, 2005, éd. I. COX et A. LEWIS; *Geographica*, *Œuvres complètes*, t. 16, Oxford, The Voltaire Foundation-Napoli, Istituto

Italiano per gli Studi Filosofici, 2007, éd. C. VOLPIHAC-AUGER, pp. XVII-XVIII.

(20) Voir H. RODDIER, *art. cité*, p. 442.

(21) Voir M. FOUCAULT, «L'Écriture de soi», *art. cité*.

d'un espace sans ordre préalable, anticipant sur une relecture postérieure, jouant sur l'examen de propositions qu'on conserve pour les insérer dans l'œuvre, les rejeter, les déplacer. Par rapport aux autres cahiers et recueils de notes, celui des *Pensées* manifeste un travail de digestion et d'appropriation des matériaux exogènes.

Le soliloque n'est pas absent des *Pensées* mais il ne consiste pas, comme chez Shaftesbury, en une exhortation à contrôler ses représentations, dans la tradition stoïcienne. La préparation à l'autorité s'effectue par un dédoublement de soi qui est un mouvement d'anticipation des réactions d'un public. S'il y a des injonctions dans les recueils de notes de Montesquieu, il s'agit d'exhortations à lire, à examiner, à se référer à un texte, c'est-à-dire à accumuler et à vérifier des informations puis à les rapprocher, ou à juger de la validité d'un argument, d'une preuve. L'injonction *Voyez* ou *remarquez* à la deuxième personne du pluriel introduit un interlocuteur, un lecteur impliqué, que l'on cherche à convaincre d'une opinion par le renvoi à un exemple contenu dans un ouvrage mentionné ou dans l'évocation d'un fait connu. L'injonction à soi-même sert alors à introduire la preuve:

Dans mon extrait des *Ouvrages des Savants*, novembre 1690, page 114, *vous verrez* les horribles persécutions en Suède (n° 198)

Sur le poids des passions et des préjugés chez les historiens français:

Voyez comme le père Alexandre révoque en doute les faits les plus constants de l'histoire française (n° 190).

Sur le fait que Jeanne d'Arc n'était ni une sorcière, ni une prophétesse, et sur la disparition de ce préjugé qui faisait croire aux sorciers et aux inspirés:

Voyez le même journal, où on paraît porté à croire que c'était une fourberie, et voyez les raisons historiques qu'on en dit. [...] *Voyez* l'histoire de Jacques Cœur (n° 191).

Sur le fait que «La philosophie des Grecs était très peu de choses»:

Voyez les pitoyables préceptes des Pythagoriciens (n° 211)

Montesquieu lecteur de lui-même, anticipe sur la relecture de ce qu'il écrit pour se fixer un travail de recherche et de vérification. La deuxième personne crée donc un dédoublement entre l'énonciateur et le futur lecteur. Montesquieu est en effet le lecteur de ses propres énoncés, lecteur qui se signale en particulier dans les mentions tardives, en marge, des œuvres dans lesquelles certaines remarques ont trouvé leur place («Mis dans les lois», «Mis dans les Romains»). Ce lecteur est invité à trouver dans les sources indiquées les preuves de ce qui est affirmé ou à effectuer un travail de vérification et de recherche:

Voyez ma remarque avec une astérisque sur le raccourcissement des temps elle est *je crois* à l'occasion de la chronologie perse ou arabe ou l'on met *je crois* Abraham et ensuite David *Voyez* ou l'extrait de l'Alcoran ou de Chardin ou de Hyde: *Voyez* aussi mon extrait de Justin I 36 p 65 (n° 41).

L'injonction à la deuxième personne constitue une forme de dialogue avec soi-même pour s'adresser des suggestions, établir une sorte de programme de travail comme le montrent ces remarques qui terminent une ébauche de récit fictionnel, où l'on glisse de la deuxième à la première personne:

Remarquez qu'il faut que ce soit le plus jeune étranger sorti de l'île qui raconte l'histoire. Remarquez que dans les Indes les femmes conçoivent à huit ans. Peut-être pourrai-je entremêler cela d'un plus long roman.

Montesquieu justifie un choix narratif (il faut que ce soit le plus jeune qui raconte), donne de la vraisemblance à son récit en expliquant le peuplement de l'île à partir d'un seul couple (les femmes conçoivent à huit ans) et ébauche un projet de roman.

Les expressions *il faut voir*, *il faudra voir* servent aussi à dessiner un programme de travail, comme dans le fragment n° 79 des *Pensées* sur le vol des oiseaux:

Il faudra voir les éclaircissements que l'on pourra tirer du traité de Borelli *De motu animalium*.

Il y a un livre sur le vol des oiseaux in fol. Il faut le voir.

[...] l'eau pèse moins que la terre, à ce que *je crois*. *Il faudra voir* là-dessus *Histoire des ouvrages des savants*, février 1692 article 10...(n° 81)

Le *voyez* peut avoir une fonction plus nettement rhétorique. Il sert aussi à interpellé un lecteur virtuel qu'on prend à témoin pour lui faire partager un jugement. Ainsi du fragment n° 102 où il est question des changements affectant l'univers qui nous font croire à l'imposture de certains récits relatifs au passé, parce que nous jugeons sur l'état présent du monde:

[...] les auteurs qui nous décrivent la Gaule n'ont pas pu errer au point de se tromper dans une chose si générale et si connue. *Voyez* pourtant comme Justin la décrit.

Le procédé de dédoublement fait apparaître un destinataire qu'on place pour ainsi dire en face de soi pour le convaincre:

Voyez combien les conquêtes sont dangereuses: les soldats romains étaient révoltés et insolents dès le temps de la victoire sur Persée (n°193).

Remarquez que la bonne foi des Espagnols a ruiné leur commerce (n° 170).

Ces marques d'énonciation se mêlent à celles de fragments de textes qui ont été effectivement adressés, comme ce passage d'une réponse à une lettre de Jean-Jacques Bel sur les vrais inventeurs, recopié dans le premier volume des *Pensées*:

Vous me demandez pourquoi les Anglais qui ont beaucoup d'imagination inventent peu, et les Allemands qui ont peu d'imagination inventent beaucoup.

[...] *Vous entendez bien* que mille chimistes allemands qui manipuleront sans cesse et ne se détourneront jamais trouveront plus aisément les effets de la combinaison de certains principes en chimie que mille Anglais qui étudieront quelque principe de la chimie, mais qui s'occupent les trois quarts du temps à raisonner sur la religion et sur le gouvernement (n° 196)²².

On peut penser que le recueil sert alors à conserver des fragments déjà écrits dont le contenu inspire à Montesquieu l'idée d'une réutilisation ultérieure, ce qui pourrait expliquer les marques de deuxième personne dans le cas de lettres.

(22) *Correspondance*, OC, tome 18, lettre n° 254, p. 292-293.

Mais sur un autre sujet, l'argument de Lucrèce contre l'éternité du monde, le thème, évoqué dans une lettre à Denis Dodart de septembre 1725, est formulé différemment et développé dans les *Pensées*, si bien qu'on ne peut cette fois parler d'un recopiage à des fins de conservation mais de la reprise d'une idée qui se trouve approfondie. Or dans ce cas, on retrouve l'usage de la deuxième personne :

Ne croyez point qu'un Noé et un Deucalion pensassent à l'imprimerie et s'exerçassent à faire des lunettes de longue vue [...]

Imaginez-vous un pâtre dans sa bergerie[,] de combien peu d'arts a-t-il connaissance? (n° 206).

Ces exemples montrent la labilité énonciative à l'œuvre dans les *Pensées*, mais aussi des habitudes discursives qui conditionnent les modalités de réflexion. Ce doublement, marqué par la deuxième personne, entre un énonciateur et son destinataire, s'opère selon le modèle de la relation entre un orateur et son public, ou selon le modèle de la conversation, comme dans le fragment n° 117, à propos des ouvrages des Modernes comparés à ceux des Anciens :

[...] il me semble que je vois dans les uns de belles et vastes campagnes avec leur simplicité et dans les autres les jardins d'un homme riche avec des bosquets et des parterres.

Je vous prie de voir la plupart des ouvrages des Italiens et des Espagnols, s'ils donnent dans le grand ils outrent la nature au lieu de la peindre, s'ils donnent dans le simple on voit bien qu'il ne s'est pas présenté à eux mais qu'ils l'ont recherché et qu'ils n'ont tant d'esprit que parce qu'ils manquent de génie.

L'expression *Je vous prie de voir* est une injonction à valeur probatoire (invoquer les ouvrages comme preuve de ce qu'on affirme) qui suppose un destinataire mais surtout des normes de politesse correspondant à une conversation en co-présence. La formule est d'autant plus intéressante que le même énoncé serait tout aussi pertinent, et peut-être plus conforme aux normes de la communication écrite, avec des tournures impersonnelles. Le souci d'exprimer une injonction, de marquer dans l'énoncé l'influence que l'on veut exercer sur l'interlocuteur, et l'intervention de la politesse, dans la formule d'atténuation, implique une interaction verbale et n'a de pertinence que dans l'hypothèse d'un destinataire différent de l'énonciateur. On voit ici se dessiner des modalités de débat régies par le modèle de la conversation. L'espace de la conversation, espace commun comme embryon d'un espace public, dans lequel se déploie, par l'intersubjectivité, l'échange d'arguments, dans une relation de parité entre interlocuteurs, se dessine aussi dans les *Pensées* par l'évocation des échanges conversationnels, lieux de débats intellectuels, auxquels Montesquieu a pris part. Ainsi par exemple de cette conversation entre Fontenelle, Yorke et lui-même, au sujet de l'origine de l'idée de la pureté et de l'impureté des corps au n° 1677.

J'ai étudié ailleurs la forte dimension subjective du recueil dans lequel l'énonciateur laisse libre cours à l'expression personnelle de ses opinions²³. Les énoncés introduits par «Je suis persuadé que...²⁴ je crois que...²⁵ je dis que que...²⁶ il me semble que...²⁷» affirment une position individuelle en respectant la possibilité d'affirmations différentes, expriment une prétention à la validité, qui s'offre à l'examen

(23) *La mise en archive de la réflexion dans les "Pensées" de Montesquieu*, «Revue Montesquieu», n° 7, 2003-2004, pp. 25-39.

(24) N° 102, 143, 169, 270, 1352...

(25) N° 177, 181, 185, 462, 654, 664, 665, 1471...

(26) N° 206, 562, 1562, 1680...

(27) N° 137, 272 («il me paraît»), 327, 429, 441, 586...

et à la critique. La construction d'arguments appuyés sur des preuves et la modalité de l'opinion personnelle relèvent d'une conception rationnelle de la communication d'un auteur vers son public, qui se distingue par sa capacité à être critiquée et fondée. Entre le modèle de la conversation mondaine, celui de l'échange intellectuel au sein des élites cultivées et le modèle implicite de la tribune de l'orateur face à son public, s'esquisse un espace commun d'échange régi par l'argumentation et les formes du débat rationnel mené entre pairs. Le privilège apporté au développement de l'argumentation implique une réciprocité entre l'auteur et son lecteur, qui est une façon de résoudre le problème de la posture auctoriale posé par Shaftesbury. L'espace du soliloque fait apparaître un interlocuteur, représentation souvent convoquée comme point d'appui à l'administration de la preuve des opinions de l'énonciateur, mais aussi comme représentation rappelée ou imaginée d'un espace commun, sinon public, à l'intérieur duquel et pour lequel se construit le discours de l'auteur.

Le dédoublement dont il a été question souligne aussi une labilité de l'instance énonciatrice, dont on peut trouver une autre manifestation dans le recours à l'énonciation fictionnelle pour faire son autoportrait:

Une personne de ma connaissance disait... (n° 213)

Fiction, discours rapporté, citations entretiennent dans le recueil des rapports de proximité qui accentuent cette impression de brouillage de l'instance énonciatrice mais permettent aussi la variété et la liberté de parole d'un énonciateur qui s'avance parfois découvert, parfois masqué, s'essayant à différents rôles, sans avoir à assumer son dire.

La citation comme point d'appui d'un discours d'auteur en voie de constitution est un autre élément permettant de rendre compte de cette constitution d'une instance auctoriale.

Les recueils, répertoires et ensembles compilant des citations ou extraits ont joué dans l'émergence de la posture de l'auteur, depuis la Renaissance, un rôle qui est à souligner. On remarquera d'abord, à partir des analyses d'Antoine Compagnon sur la citation, le passage d'une écriture médiévale appuyée sur la Tradition et l'Autorité et donc sur la citation, à une écriture classique qui suppose le contrôle du discours par le sujet de ce discours. La citation n'est plus le garant du discours, elle est convoquée pour être examinée²⁸. L'utilisation de l'astérisque chez Montesquieu, distinguant l'énoncé cité du commentaire personnel qui suit la citation²⁹, caractérise le rapport de l'écriture classique à la citation, fondé sur l'affranchissement du jugement par rapport aux garants traditionnels. Entre les deux conceptions de l'écriture, l'effacement médiéval devant la citation et la subordination de l'énoncé emprunté à un commentaire d'auteur, à l'âge classique, le traitement humaniste de la compilation de citations a joué un rôle d'étape intermédiaire. Les recueils de sentences, d'adages, d'apophtegmes et de similitudes de la Renaissance renvoient toujours à une énonciation antérieure, citations littérales ou formules rapportées à un personnage célèbre, à un auteur ancien, qui constituent autant de garants pour des énoncés sans autorité autonome³⁰. Par ailleurs on pratique dans la tradition humaniste le recueil person-

(28) ANTOINE COMPAGNON, *La seconde Main ou le travail de la citation*, Paris, Seuil, 1979, pp. 323-327.

(29) Voir sur l'«astrix» ou «notte» dans les manuscrits de Montesquieu: CATHERINE VOLPILHAC-AUGER, *L'Atelier de Montesquieu*, «Cahiers Montesquieu» n° 7, Naples-Oxford, Liguori-The Voltaire

Foundation, 2001, pp. 16-17.

(30) Voir CLAUDIE BALAVOINE, «Bouquets de fleurs et colliers de perles: sur les recueils de formes brèves au XVI^e siècle», *Les Formes brèves de la prose et le discours discontinu (XVI^e-XVII^e siècles)*, Paris, Vrin, 1984, pp. 51-71.

nel de lieux, à finalité pédagogique, rhétorique et morale, qu'on pourra réutiliser et qui appartient à ces arts de la mémoire caractéristique de la culture de la période. Dans un article consacré aux *Politica* de Juste Lipse, Ann Moss, auteur d'un ouvrage consacré aux rapports entre les recueils de citations imprimés et les structures de pensée à la Renaissance³¹, souligne comment, à partir d'un usage scolaire, la reproduction, le recyclage et les nouvelles combinaisons de citations constituent une forme de fonction auctoriale, à une époque où l'autorité des anciens demeure nécessaire à l'autorisation des discours. Juste Lipse mêle aux citations des anciens qu'il convoque sa propre voix, par des énoncés reliant entre elles les citations en explicitant leur fonction argumentative. Il se désigne comme un architecte, qui a emprunté à d'autres ses matériaux («*Lapides et ligna ab aliis accipio [...] architectus ego sum*»)³². Il utilise aussi la métaphore de l'abeille, empruntée à Sénèque, qui, plus bénéfique que l'araignée, se nourrit des autres créatures et non de ses propres entrailles³³. Dans une visée plus esthétique, les *Adages* d'Erasmus, un des plus grands succès de la Renaissance, n'appartiennent plus à la catégorie subalterne d'instruments visant à fournir des lieux ou des ornements. Comme l'a montré Claudie Balavoine, Erasmus y cultive, à côté de collections classées par ordre alphabétique, un désordre voulu qui interdit qu'on se réfère simplement à des adages qu'on prélève pour servir un propos. Ce désordre impose une lecture et une lecture du discontinu³⁴.

Jean Lafond a mis en évidence comment les florilèges et recueils de citations, d'abord conçus comme instruments pour orner le discours ou nourrir une argumentation, orientent la lecture vers la pensée détachée. Cette pensée détachée se suffit à elle-même et conduit, d'une lecture discontinue à une écriture discontinue³⁵. La Rochefoucauld, avec les *Maximes*, franchit le pas en écrivant des formules originales, qui furent d'abord jeu mondain, et qui érigent la pensée détachée en création originale d'un auteur.

La présence, dans les *Pensées* d'un nombre important de formules frappantes relevant de la maxime, formules volontiers spirituelles, dégagées de toute énonciation antérieure et allogène³⁶, relèvent d'une écriture différente de la sentence et du lieu commun, dont elle tire pourtant son origine:

Dans une nation qui est dans la servitude, on travaille plus à conserver qu'à acquérir; dans une nation libre, on travaille plus à acquérir qu'à conserver (n° 792).

Plus le Prince a de grandeur, plus le Ministre est petit; et plus le Ministre a de grandeur, plus le Souverain est petit (n° 813).

D'abord, les ouvrages donnent de la réputation à l'ouvrier; ensuite, l'ouvrier donne de la réputation aux ouvrages (n° 875).

Les nations libres sont des nations policées. Celles qui vivent dans la servitude sont des nations polies (n° 784).

(31) ANN MOSS, *The Politica of Justus Lipsius and the Commonplace-Book*, «Journal of the History of Ideas», Volume 59, Number 3, July 1998, pp. 421-436.

(32) *Politica* [1589], *Breves notae*, 3-4.

(33) *Ibid.*, 4.; voir aussi, sur la métaphore sénéquienne, ANN MOSS, *Les Recueils de lieux communs, Apprendre à penser à la Renaissance*, Genève, Droz, 2002 [1ère éd.: *Printed Commonplace-books and the Structuring of Renaissance Thought*, Oxford, 1996. Traduction française par Patricia EICHEL-LOJKINE, Monique LOJKINE-MORELEC, Marie-Christine MU-

NOZ-TEULIÉ et Georges LOUIS-TIN], pp. 34-35.

(34) Voir C. BALAVOINE, art. cité, pp. 51-71.

(35) JEAN LAFOND, «Des formes brèves de la littérature morale aux XVI^e et XVII^e siècles», *Les Formes brèves de la prose et le discours discontinu (XVI^e-XVII^e siècles)*, pp. 104-105.

(36) Voir mon article: «Les *Pensées* de Montaigne et la tradition des formes brèves», *Poétique de la pensée. Mélanges offerts à Jean Dagen*, textes réunis par Béatrice GUION, Sylvain MENANT, Maria Susana SEGUIN et Philippe SELLIER, Paris, Champion, 2006, pp. 363-377.

Les effets de parallélismes, le jeu sur les antonymes ou sur les paronymes, sur les inversions, sont autant de procédés qui font de l'esthétique verbale, de l'art de la pointe, une façon de créer la surprise, l'énigme, le plaisir du sens dans le non sens, qui jouent sur l'effacement de l'instance énonciatrice, par l'assertion à valeur générique, et s'imposent par le plaisir du récepteur³⁷. Les *Pensées*, distinctes du répertoire de citations, constituent un espace d'essai de ces formules originales brillantes, isolées et susceptibles d'être utilisées dans un contexte discursif déterminé. Comme l'annonçait le fragment n° 3, ces assertions isolées dans le cahier non destiné à publication sont consignées à titre provisoire pour être réexaminées:

Je n'ai mis là la plupart que parce que je n'ai pas eu le temps de les réfléchir et j'y penserai quand j'en ferai usage. (n° 3)

Le lien entre la maxime inventée par l'énonciateur, genre pratiqué par La Rochefoucauld, et la *sententia*, citation brillante prélevée d'un fonds exogène, est mis en évidence par Montesquieu lui-même dans la pratique de la citation et de l'auto-citation, rendue possible par un marquage de source, les fameux *je disais*, *I said* qui émaillent le recueil, ou les formules introductives de propos tenus par des personnages côtoyés par Montesquieu³⁸:

Je disais: «La formule est notre mère; la docilité, notre gouverneur» (n° 1211).

M. de Fontenelle dit fort bien: «Les bons styles en forment de mauvais» (n° 1220).

Il y a donc une relation étroite entre la collection d'extraits et de citations, le glanage de formules frappantes et de bons mots et la production d'une écriture discontinue, par pensées détachées, en attente, dans un *continuum* entre la remarque empruntée et celle qu'on invente. Mais contrairement aux moralistes comme La Rochefoucauld et La Bruyère, Montesquieu ne publie pas de recueils de pensées détachées. Celles-ci sont placées dans un espace intermédiaire, cet avant-texte ascétique, et c'est dans l'environnement d'un ouvrage composé qu'elles peuvent recevoir une autorité et un auteur, celui qui va répondre de leur valeur de vérité. Contrairement à la maxime classique issue d'une pratique mondaine, qui joue sur l'esthétique du genre pour escamoter le raisonnement, la pensée et l'écriture de Montesquieu sont largement marquées par une tradition rhétorique de la preuve, comme le soulignent les marques de renvois à des lectures, à des faits connus, étudiés plus haut.

Dans les *Pensées*, Montesquieu laisse libre cours aux jeux de l'énonciation, au croisement de son discours avec d'autres discours, à un désordre fécond qui favorise les rapprochements inattendus. Ce recueil souligne fortement, par opposition, le lien entre l'imprimé et l'auteur à l'âge classique. Montesquieu y révèle le souci de ménager un espace de retrait pour se préparer à parler en auteur. Il y suggère l'espace commun d'un débat entre pairs, sorte d'horizon idéal d'un échange libre dans le cadre d'une expression rationnelle fondée sur la production d'arguments, de preuves et soumise à la critique. Un discours d'auteur polymorphe s'essaie, par repentirs et labilité de l'instance énonciatrice. La pensée détachée se dégage de la citation dont elle tire pourtant

(37) Voir mon article: «Esthétique de l'écriture et économie de la pensée chez Montesquieu», *Du goût à l'esthétique: Montesquieu*, sous la direction de Jean EHRARD et Catherine VOLPILHAC-AUGER, Presses Uni-

versitaires de Bordeaux, 2007, pp. 107-123.

(38) Voir mes analyses du procédé dans: *La mise en archive de la réflexion dans les "Pensées" de Montesquieu*, art. cité, pp. 32-35.

son origine, candidate, si l'on veut, à l'utilisation ultérieure et aux transformations sémantiques produites par un possible contexte.

Le recueil de Montesquieu serait marqué par les effets de distance à son propre discours, de polyphonie et de confusion entre une parole rapportée et une parole assumée. Autant que texte d'archivage, ou réservoir, les *Pensées* seraient un espace de constitution de l'auteur, à côté de l'œuvre publiable dans laquelle celui-ci se déploie; recueil dans lequel Montesquieu peut s'essayer à l'occupation de positions diverses qui disposent à l'autorité que requiert la publication.

CAROLE DORNIER